

Prédication pour le culte du 12 mai 2024

Servion, 10h

Florence Clerc Aegerter

Textes : Es 65, 17-19 et 21-25

Jean 16, 16-22

Hébreux 10, 35 - 11,1

Quand on voit ce qui se passe dans notre monde, il y a de quoi déprimer. Le monde est déchiré, les frères ne sont plus des frères, ils se battent et se haïssent comme des étrangers. Les forts écrasent les faibles, les pauvres sont toujours plus pauvres. Et moi dans tout ça... moi qui ne suis pas aussi attentive à la souffrance que je devrais l'être, moi qui détourne mon regard des exclus, des nécessiteux, des réfugiés, en invoquant de bonnes excuses, pas le temps, pas la disponibilité, pas l'argent, et puis on ne peut pas aider tout le monde...

Et pourtant, voilà Dieu qui s'enthousiasme pour ce et ceux qu'il a créés. Dieu qui veut son peuple heureux, des hommes et des femmes réconciliés. Plus de violence, plus de haine, les larmes sècheront, les griffes seront rentrées.

Notre monde se livre à une fuite en avant. La science et la technologie ont été élevées au rang de divinités. Nous progressons toujours et encore. Mais nous progressons pour aller où ? Les arbres meurent, les océans s'asphyxient, les êtres vivants dépérissent, les sociétés humaines se déshumanisent. Quel beau progrès ! Et moi... je ne peux que participer à tout ça, parce que le courant m'emporte.

Et voilà Dieu qui promet de stopper la machine. Pas pour tout détruire, comme au temps du Déluge. Non, pas pour la mort, mais pour la vie, une vie nouvelle. Il veut tout refaire, tout recommencer : refaire le ciel, refaire la terre. C'est une pure folie ! Dieu est fou ! Fou d'amour pour le monde qu'il a créé et qu'il veut recréer,

régénérer. Il y croit, lui, que la vie est plus forte que tout ce qui abîme et détruit.

Notre monde est triste. La presse fait ses choux gras des catastrophes et des scandales, notre culture se fait morbide, les artistes ne pensent qu'à choquer et à provoquer. C'est à peine si l'on parvient encore, parmi eux, à dénicher quelques perles de pure beauté. Dans la rue, les passants ont l'œil terne et le dos rond ; on les entend se plaindre : de leur travail, de leurs voisins, des jeunes... Du manque de respect, de la perte des valeurs, de l'air du temps et du temps qu'il fait.

Et voilà Dieu qui promet la joie ! Une joie perpétuelle, une exultation infinie. Dieu nous veut heureux, joyeux, libérés de la tristesse et de l'angoisse. Il y a de la grâce et de la légèreté dans tout ça, c'est comme un matin de printemps, c'est comme quand nous étions gamins, le dernier jour d'école avant les vacances d'été, quand il faisait chaud et que ça sentait les foins et la douceur de vivre.

Notre monde, lui, a perdu la joie. Il a aussi perdu la foi. Il dit que Dieu n'existe pas. Et il le remplace par autre chose, le fric, le sport, la T.V. et la célébrité. Il y a tellement de façons de dénaturer Dieu.

Ou bien on se bricole un dieu à sa mesure, un dieu rien que pour soi, pour son confort, pour son bien-être, un dieu sans exigence qui nous caresse dans le sens du poil et qu'on peut ranger dans un placard quand on n'en a pas besoin. Ou bien on se construit un dieu à sa démesure, un dieu violent qui contraint et qui massacre, un dieu qui tue ceux qui ne l'adorent pas.

Et moi là-dedans. Moi qui me bats pour ne pas perdre foi, foi en Dieu, foi en son amour pour les hommes, malgré ce que me dit le monde, malgré ce que je vois autour de moi. Quand on a l'impression que tout va de mal en pis, c'est dur de garder confiance. C'était dur au temps d'Esaië, c'est dur aussi pour nous. Le Christ est venu, il a vécu parmi nous, il nous a montré le Père... Puis il est reparti. Il est monté au ciel, et on a l'impression que rien n'a changé.

Oh, bien sûr, on peut se dire que, sous l'impulsion du christianisme, les pays occidentaux ont lentement émergé de la barbarie : l'esclavage a été aboli, on a commencé à parler de droits de l'homme, les enfants ne sont plus des choses dont on peut librement disposer, la condition de la femme s'est nettement améliorée.

On a remplacé la royauté absolue par la démocratie, ce n'est pas parfait, mais c'est quand même préférable... On a passé des conventions en cas de guerre, pour que les prisonniers soient traités correctement ; on a amélioré la condition des employés, qui ne sont plus taillables et corvéables à merci. L'Etat se charge, autant que faire se peut, des plus faibles, de sorte que les nécessiteux ne sont plus dépendants du seul bon vouloir de quelques âmes charitables.

Oui, j'en suis convaincue, le message évangélique a porté ses fruits dans notre histoire occidentale – et il est assez piquant de constater qu'il a souvent été relayé par de grands adversaires de l'Eglise, voire par de parfaits athées.

Néanmoins, toutes ces améliorations qu'on peut, sans tirer abusivement la couverture à nous, imputer au christianisme, sont aujourd'hui mises à mal. En lisant les journaux, on peut avoir l'impression d'un retour à la barbarie.

Ça va, en vrac, des gamins de 15 ans qui commettent des meurtres pour des raisons futiles, à un groupe de musiciennes qui, l'année passée, a joué la provocation en chantant des paroles d'une invraisemblable vulgarité en pleine cathédrale de Lausanne. Ça va, toujours en vrac, de ceux qui, tant en Orient qu'en Occident, prêchent la guerre sainte et massacrent au nom de Dieu, aux membres de conseils d'administration qui gagnent des millions tandis qu'une foule de travailleurs pauvres n'arrivent pas à vivre avec leur salaire.

Alors, c'est vrai qu'avec notre espérance chrétienne, nous passons pour de doux rêveurs. En continuant de fréquenter l'Eglise alors que tant d'autres n'y mettent plus les pieds, nous passons pour de curieux représentants d'une vision du monde révolue. A vues humaines, nous

sommes certainement des fous de croire, d'espérer, d'avoir confiance que les promesses de Dieu vont se réaliser.

A vues humaines nous sommes des fous. D'un point de vue spirituel, nous sommes des privilégiés. Oh, nous sommes des hommes et des femmes comme les autres : ni meilleurs, ni pires. Nous avons, comme les autres, nos qualités et nos défauts ; nous sommes tour à tour admirables ou pitoyables.

Mais nous avons une chance formidable, un privilège : nous pouvons croire que la vie est toujours possible, qu'elle peut toujours vaincre les forces qui mènent à la mort, nous pouvons croire que l'amour de Dieu arrive toujours à se frayer un passage.

Sans candeur excessive, sans renoncer à notre lucidité, nous pouvons croire au monde nouveau que Dieu nous promet. C'est un privilège, car cette confiance peut nous aider à porter un regard neuf sur le monde, en apprenant à y discerner tous les signes de la beauté, de la vérité et de l'amour plutôt qu'à le dénigrer systématiquement.

Cette confiance peut nous aider à élargir notre horizon, à croire que rien n'est inéluctable, que rien n'est définitivement joué, ni l'avenir d'une personne, ni le dénouement d'une situation. Cette confiance peut nous aider à lutter contre le fatalisme et le désenchantement, à remettre inlassablement sur le métier l'ouvrage du service de Dieu et des hommes.

Nous ne pouvons pas diminuer l'obscurité, mais nous pouvons augmenter la lumière. Rappeler la promesse d'Esaië, à nous-même d'abord, se la passer et se la repasser dans le cœur, puis la rappeler au monde, c'est une façon d'augmenter la lumière : **nous ne sommes pas voués au malheur et à la perte.**

C'est à l'enthousiasme et à l'exultation que nous sommes promis, c'est à la joie que nous sommes destinés, et cette joie, nul ne nous la ravira !

Amen.